



HAL
open science

Préface Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol.

Didier Bottineau

► To cite this version:

Didier Bottineau. Préface Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol.. G. Le Tallec-Lloret (auteur). Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol G. Le Tallec-Lloret (auteur), Lambert-Lucas, pp.7-15, 2017, 978-2-35935-202-3. hal-01817392

HAL Id: hal-01817392

<https://hal.science/hal-01817392v1>

Submitted on 17 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

Linguistique du signifiant : diachronie et synchronie de l'espagnol. Une théorie, un domaine, une langue. Derrière le charme discret de son équilibre d'apparence classique, ce titre concentre un triple parcours de recherche à la fois individuel et collectif. Le premier concerne l'affirmation d'un paradigme et d'une méthode, la linguistique du signifiant. Le second oriente son application vers l'une de ses questions les plus délicates : la relation entre la diachronie et la synchronie. Le troisième, l'espagnol, n'est pas que la langue « anecdotique » à laquelle s'applique ce programme : l'espagnol est la langue étudiée par les linguistes français, ou installés en France, qui ont fait émerger la linguistique du signifiant sous cette dénomination. C'est dire que l'ouvrage de Gabrielle Le Tallec revêt une importance toute particulière dans le contexte de la linguistique actuelle. Nous sommes tout de même à une époque où la réflexion théorique n'a pas vraiment le vent en poupe ; où la réflexion sur le signe apparaît comme un vestige du siècle de Saussure, voire un écho des grammaires présocratiques et un avatar du post-cratylisme commenté par Jakobson et Genette ; où la réflexion sur le signe a été occultée par les approches formelles, diluée par les grammaires de constructions, voire disloquée par le courant cognitiviste. Pourtant, contre modes et pressions, des linguistes, et en particulier la communauté des linguistes hispanistes de France, et en particulier cet ouvrage de Gabrielle Le Tallec, non pas « persistent », mais plus exactement, creusent leur sillon, avec une constance et une ténacité qui ne s'explique que par la force de la motivation intellectuelle qui sous-tend la démarche.

Alors de quoi est-il question exactement ? L'ouvrage qui s'ouvre comprend trois types d'études : un article général d'histoire de la théorie linguistique sur la linguistique du signe et signifiant ; deux études sur le traitement théorique de questions ciblées, l'approche référentialiste de la concordance des temps et la théorie des modes de Gilles Luquet ; et, « first but not least », une série d'études en diachronie de l'espagnol appliquées à l'accusatif prépositionnel et à des marqueurs liés à l'espace (*y, o, ende, onde*), à des bouquets de marqueurs interconnectés (*o, do, onde, donde*) et à des constructions qui les impliquent (*fueras ende*), couvrant la gamme des éléments formateurs, de leurs agglutinations qui composent les opérateurs, et de l'exploration des conditions d'emploi dans le discours. Voici un ouvrage qui concentre un parcours cohérent : une recherche qui, en partant d'une analyse systématique et détaillée de faits empiriques « sur la paillasse », en vient à s'approprier graduellement la linguistique du signifiant au point de la redéfinir, la faire évoluer, la mettre en perspective dans l'histoire des théories linguistiques, et finalement d'en faire un fer de lance des réflexions actuelles.

La linguistique du signifiant

Gabrielle Le Tallec me fait l'honneur et me confie la responsabilité difficile de préfacier cet ouvrage, la barre étant réellement haut placée, vue l'importance qu'elle accorde à la cognématique dans l'article dont le titre termine par ce terme, et très généralement l'implication de toute la théorie générale au cœur de la recherche de détail ici réalisée ; je tenterai de mettre en relief l'importance de cette publication par quelques éléments de perspective.

Bien souvent, la réflexion sur le langage commence par le signe. C'est vrai de la *Têkhnê Grammatikê* de Denys le Thrace, qui pour l'essentielle esquisse une typologie des classes de mots. C'est vrai de Saussure, avec le signe comme « quotient » du signifiant et du signifié ; c'est vrai de Guillaume, avec la théorie du mot comme unité de langue opposé à la phrase comme unité du discours. Avec sa phénoménologie de la perception, Merleau-Ponty nous enseigne que la visualisation d'un objet, ordinaire ou scientifique, est un acte de distinction finalisée qui suppose un engagement de l'observateur et un travail de façonnage de la chose que l'on distingue, quitte à croire a posteriori qu'elle pré-existait en l'état. De mon point de vue, l'histoire de la réflexion sur le signe relève de ce façonnage que l'on peut nommer *phénoménogénie*, façonnage nécessaire du phénomène observé. Saussure a façonné le signifiant et le signifié en les traçant sur une feuille de papier et en explicitant ce que lui inspire l'observation des traces qu'il a lui-même créées : interrogé visuellement et hors contexte, le mot lu éveille et fait distinguer une « image acoustique » que l'on peut transcrire phonétiquement, le signifiant, et un « concept » que l'on peut le plus souvent représenter par un schéma ou un dessin, le « signifié ». De même, le signifié se distingue précisément du référent dans cette condition particulière où l'on scrute le mot hors contexte, sans inscription dialogale en situation engagée ; tout change si l'on considère l'expérience du mot en tant que transit dans une chaîne phonatoire et non en tant qu'objet de focalisation attentionnelle, où signifié et référent resteront indistincts. Enfin, le « signifiant » est une « image acoustique » parce que Saussure s'est posé en observateur de la trace écrite et non en acteur assumé de la lecture dans sa dimension phonatoire et motrice. Du côté du signifié, le problème est analogue : le concept d'arbre est figuré par un dessin, mais Merleau-Ponty nous dit que l'idée et la vision d'un arbre convoque l'ensemble des engagements moteurs et sensoriels du corps humain relativement à cet objet et dans le cadre des pratiques normatives qui caractérisent les sociétés urbaines où nous vivons. Un arbre n'est pas qu'une forme, c'est un paquet de faisabilités pragmatiques (les *affordances* de Gibson) et incarnées par les motricités corporelles et neurophysiologiques (ce que Berthoz nomme la *perçaction*). Autrement dit, le signifié est, lui aussi, de nature motrice, comme le signifiant.

Et nous voici au cœur du « boulet » dénoncé par Toussaint et rappelé par Gabrielle Le Tallec dans son article général : pourquoi avoir posé le rapport signifiant / signifié comme « arbitraire » ? parce ce que, dès l'instant où le signifiant est évidé de sa dimension motrice, et que le signifié l'est également, la relation censée les lier opère à vide, elle est privée de ses points d'accroche d'un côté comme de l'autre, elle ne peut plus qualifier la force particulière qui devrait les solidariser. Le signe s'en trouve littéralement désintégré, privé de son intégrité. La linguistique du signifiant à laquelle parvient Gabrielle Le Tallec au terme du parcours réalisé par les articles rassemblés dans cet ouvrage vise fondamentalement à restaurer cette intégrité : dans ses propres termes et à propos de la cognématique, « La cognématique est en quelque sorte le chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique, cette union du son et du sens que cherchait Jakobson ». On peut en dire autant des propositions de Toussaint : d'une part, Toussaint propose une phénoménologie de l'articulation comme expérience motrice et sensorielle vécue en première personne ; il pose K comme phonème antérieur ou précocé, et T comme phonème postérieur ou tardif (relativement à l'orientation du flux de l'air expiré par le locuteur) : K sera le marqueur de la prospectivité (l'inchoation et l'interrogation) et T de la rétrospectivité (le passé, la présupposition, l'anaphore). D'autre

part, Toussaint a d'abord pensé cette analogie comme une forme de phonomimétisme : le placement de l'articulation reflète la forme abstraite de la représentation mentale ; c'est la logique guillaumienne de la « psychosémiologie », où l'ordre de l'esprit, plan de la représentation, fait sa loi à celui de la phonation, plan de l'expression. Puis, Toussaint a changé d'avis en se demandant explicitement si ce n'est pas le signifié qui mime le signifiant : la représentation qui se laisse profiler par les contraintes incarnées du système phonatoire. La linguistique du signifiant ne dit pas autre chose en attribuant au signe le statut du commandeur sémasiologique qui évite au linguiste les donjuanismes arbitristes et onomasiologiques, mais il lui manquait simplement la corrélation des motricités du signifiant (la submorphologie telle qu'elle évolue actuellement) et du signifié (les affordances, la perçaction). Du côté de la cognématique, j'ai moi-même opéré indépendamment de Toussaint le même renversement de perspective : j'ai d'abord vu les cognèmes comme symboles kinésiques de cinétismes mentaux, parlant « d'iconicité cognitive », et cru que cette iconicité ne servait qu'à faciliter le transport des schèmes mentaux d'une conscience à l'autre par l'intermédiaire de modèles phonatoires iconiques, parlant de « cogno-transmetteurs phoniques » dans la communication intercorticale, par analogie avec les synapses interneuronales au niveau intracortical. Plus tard, j'ai reformulé la chose en disant que l'expérience de l'articulation, réalisée ou imaginée dans le cadre de la parole intérieure, permettait au corps humain de faire advenir des actes mentaux, en utilisant la kinésie corporelle comme levier, et en produisant des actes de représentation que le cerveau seul ne pourrait en aucun cas inventer sans intérioriser les effets de la kinésie phonatoire, ou les simuler.

La conséquence est très simple : une linguistique du signifiant qui assume la matérialité de la phonation comme support de la conceptualisation entre de facto dans le paradigme de la cognition incarnée et de l'énaction tel que l'ont promu les biologistes chiliens Varela et Maturana, inspirés par la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty. Mieux : cette linguistique du signifiant répond aux exigences théoriques de l'actuel paradigme dit de la « cognition des quatre E » (4 E cognition : *embodied* « incarnée », *embedded* « située », *enactive* « énaactive », *extended* « étendue »). Ceci apparaît dans l'article général de Gabrielle Le Tallec quand l'étude dans sa partie finale s'affranchit de la question du signifiant pour en aborder deux autres, la chronosyntaxe et l'interlocution. La chronosyntaxe, c'est l'expérience des chaînes de marqueurs et de syntaxe avec leurs effets de pro-action et de rétroaction en temps réel. On en trouve des prémisses chez Valin, une systématisation post-guillaumienne chez l'hispaniste Macchi, une systématisation post-culiolienne en « grammaire instructionnelle » chez Col et Victorri, et une application au dialogue oral en allemand avec la *on-line syntax* de Auer. L'interlocution, au sens technique donné par Douay et Roulland, c'est le système abstrait qui permet la distinction graduée de rôles interlocutifs normatifs configurés par les systèmes grammaticaux : si les sujets parlant et écoutant sont empiriquement évidents, les locuteur et allocutaire en tant que rôles indistincts ou distincts inscrits dans l'appareil formel des systèmes de langues (pronoms, temps, démonstratifs, articles) sont à reconstruire à chaque énonciation pour chaque question sémantique distinguée dans l'énoncé, et ceci passe autant par le signifiant incarné que par la chronosyntaxe. L'art de faire sens par la parole est une technique disciplinée par la langue où se jouent conjointement la distinction de processus conceptuels et la distinction de soi et d'autrui en tant que collaborateurs convergents ou divergents dans des parcours intellectuels

réalisés ensemble. Il ne s'agit pas d'encoder des représentations psychologiques par des formes symboliques comme le font les grammaires de constructions.

La linguistique du signifiant est également amenée à se positionner sur certaines questions relativement indéçises chez Guillaume. D'une part, le statut des marqueurs grammaticaux : se contentent-ils de refléter la bonne marche des psychosystèmes, ou en participent-ils activement à leur fonctionnement ? Guillaume prenait cette direction dans les *Leçons* et les *Prolégomènes* où il est question de « lucidité » la langue comme appareil de capture et de transfiguration de l'intuition fugace à l'instant de conscience vive ; la production de parole sans laquelle l'intuition n'accéderait jamais à l'état d'idée consciente objectivée et stabilisée, exposée d'abord à soi-même et, optionnellement, à autrui par « l'expression ». Dans cette perspective, les marqueurs ne sont pas des symboles mais des opérateurs, les acteurs de la production de l'idée formatée par le « système de systèmes » en tant que machine à faire de l'esprit. Guillaume a eu l'intuition de l'importance de l'incarnation quand il a fait confiance aux « synapses psychosémiologiques », aux analogies révélatrices d'éléments formateurs, mais il n'a pas exploré l'importance de la motricité du signifiant dans l'émergence des cinétismes abstraits, ce vers quoi tend la linguistique du signifiant. D'autre part, Guillaume a eu la regrettable idée de fonder l'émergence du tenseur binaire radical sur l'expérience individuelle du monde par l'homme, le grand face-à-face, sans voir que celui-ci ne se présentait jamais hors des interactions verbales qui fondent le « petit face-à-face » de la communication dialogale. L'expérience de la signifiante incarnée est d'emblée interactive pour l'enfant qui vient au monde en se distinguant de la matrice et elle impose conjointement la distinction de soi et d'autrui en même temps que celle des actes de représentation impliqués par la phonation. Pour cette raison, la linguistique du signifiant, conjointement avec la chronosyntaxe et l'interlocution, progresse également vers la réintégration de la composante qui manque le plus cruellement à la psychomécanique des origines, la socialité ; et telle était bien l'une des ambitions explicites du groupe Mo.La.Che.

La diachronie

Les études en diachronie de marqueurs espagnols regroupés dans cet ouvrage marqueront donc la transition vers une linguistique du signifiant renforcé, où le « chef », initialement le signifié, sera de plus en plus le signifiant : « lecture du signifiant » ; « *Ende* (EN + DE) est une forme hybride qui porte dans sa matérialité linguistique la réalité et l'originalité de son mécanisme ». La succession des articles témoigne de l'affirmation de l'identité du programme que Gabrielle Le Tallec mûrit en repartant de la linguistique du signifiant qu'elle finit par renouveler dans les termes exposés par l'article épistémologique, son parcours personnel affectant désormais le paradigme. Les invariants proposés sont contraints par la lecture des éléments formateurs : l'auteur assume la double posture phénoménologique de locuteur produisant l'acte de représentation au moyen de *voix* articulées et d'allocutaire bénéficiant des marqueurs comme voies morphosémantiques de la conceptualisation. On est parfois saisi par la manière dont la lecture de certains signifiants espagnols converge avec la lecture de signifiants anglais de forme analogue pour des classes de mots et signifiés a priori sans rapport : *ende* produit « l'image d'une

intérieurité que l'on déserte », formule très proche de celle que j'ai utilisée à la même époque, et sans aucune connaissance mutuelle de nos travaux, pour le mot anglais *end* « la fin », comme dans le *The End* de la fin de projection cinématographique, où l'on confronte précisément le spectateur à la perspective de déserrer l'intérieurité du film qui s'achève. Le même type d'analyse s'applique encore pour la conjonction de coordination *and* « et », où le locuteur s'apprête à déserrer l'intérieurité d'un parcours énonciatif par la transition à une étape ultérieure, considérée d'un point de vue antérieur au franchissement du seuil. A contrario, des formes aux signifiants très semblables ont pu diverger fortement comme *pues* et *puis* français ou, évidemment, *donde* et *dont* : le signifiant amorce la signifiante par sa structure ; en aucun cas il ne détermine le signifié du marqueur catégorisé ; par-delà la signifiante, les signes entrent dans des systèmes d'oppositions où des valeurs activent des saillances qui différencient les invariants de formes d'apparence semblable. Les raisonnements menés sur le signifiant espagnol convergent avec ceux de la cognématique bien avant que la rencontre ne se concrétise. Telle que la pratique Gabrielle Le Tallec, la linguistique du signifiant met en évidence un répertoire limité d'éléments formateurs tels que *i*, *o*, *n* et *d*, à partir desquels la « langue » « tricote », compose et décompose, un bestiaire surprenant de marqueurs simples et complexes qui s'engendrent les uns les autres par divers procédés tels que l'agglutination, l'analogie et la réanalyse, mais aussi la simplification par « compression » ou « l'écrasement » des éléments formateurs. Sans vouloir retomber dans « la vie des mots » de Darmesteter, on ne peut s'empêcher de remarquer que les processus de formation, transformation et recomposition, processus assumés par des locuteurs vivants dans le cadre d'interactions verbales dont ils sont acteurs autant qu'observateurs, rappellent les processus vivants d'espèces biologiques où les agents interagissent, ce qui n'est pas si surprenant si on cesse de voir en le mot un objet matériel ; plutôt un phénomène ancré dans les interactions et qui tend à l'autonomie systémique, *l'autopoïèse*. Les éléments formateurs sont acatégoriels ou transcategoriels, et leur composition facilite parfois le transfert d'un opérateur d'une catégorie dans une autre, autre point de convergence. La permanence des invariants procéduraux, abstraits par leur schématicité et concrets par leur ancrage au signifiant matériel, rend caduques et superflues bien des hypothèses liées à la dématérialisation et la grammaticalisation, du moins quand elles confondent l'analyse du marqueur (catégorisé) et celle de l'élément formateur sous-jacent, comme dans le cas de *y*.

Tout se passe comme si cette « jungle luxuriante », comme la désigne l'auteur, opérât comme un laboratoire qui, selon les étapes de la diachronie, teste une prolifération de formes originales, stabilise des états systémiques où certaines sont éliminées et d'autres conservées avec des valeurs d'oppositions décantées et clarifiées, et de nouvelles périodes critiques où la créativité reprend son essor, à la manière de la théorie des équilibres ponctués de Gould en biologie de l'évolution des espèces. Pour la linguistique contrastive des langues romanes, on voit poindre la possibilité de réaliser des comparaisons de ces viviers, avec des implications théoriques substantielles : que signifie en français exactement la construction *en dehors de*, pratiquement chiasmatisée par rapport à *foras ende* ? Que deviennent ces regroupements, dégroupements, changements d'ordre si on les analyse à l'aune des éléments formateurs, de la déflexivité, de la chronosyntaxe ? Le français ne réalise-t-il pas lui aussi des réanalyses, comme *pourtant* et *cependant*, rattachés par *-ant* au même paradigme par *-ant* malgré l'altérité

diachronique de *pour tant* et *ce pendant* ? Altérité diachronique de surface si l'on compare les unités construites, mais pas d'altérité profonde si l'on voit dans *tant* un processus de quantification inaccomplie reposant sur le même parcours de représentation que l'accomplissement aspectuel d'un temps d'évènement... La linguistique du signifiant suggère que derrière les signifiés représentationnels que sont la quantification et l'aspect, se cachent des processus non représentationnels, à la fois abstraits du fait de n'être inscrit dans aucun domaine de définition qui leur donne substance, et concrets du fait de coïncider avec l'articulation dans sa matérialité incarnée. La réanalyse des morphèmes et la réfection des systèmes se joue précisément sur la relation entre l'expérience de la signifiante et l'émergence des signifiés potentiels qu'elle inaugure.

La diachronie pose à la systématique des questions cruciales : comment l'hétérogénéité des interactions verbales permettent-elles l'émergence de comportement suffisamment cohérents pour finir par faire système ? Comment la tentation permanente de débordement est-elle régulée ? La réponse qui semble se dégager de ces études, ou du moins les indices qui s'esquissent, est que les éléments formateurs, contraints qu'ils sont par leur empan minimal et leur ancrage à la phonation, jouent un rôle à la fois insémineur et régulateur, en créant des possibles à la fois ouverts mais contraints, et que l'usage tend aussi à sélectionner des formes en les conservant ou éliminant, soit parce qu'elles deviennent trop nombreuses, ou trop peu distinctives, ou quelque peu incongrues dans l'acte de représentation qu'elles suscitent. « L'usage », c'est donc le locuteur, acteur du système, usager des modèles de formes préexistantes, mais aussi observateur muni d'un point de vue, interprète des partitions signifiantes et, à ce titre, créateur de nouvelles interprétations. Un exemple particulier semble être le cas de *nd* de *onde* et *donde*, initialement l'association de *on* et *de*, mais qu'une vue d'ensemble de l'opérateur fait réapparaître comme un *nd* de transition ou d'accomplissement qui, au fond, explique beaucoup mieux la valeur métalinguistique du connecteur ou encore le *dondismo* sudaméricain, le remplacement de *cuando* par *donde* en fonction de relatif. La lecture de cet article de Gabrielle Le Tallec m'a donné à comprendre que le même phénomène concernait l'anglais *into* et le curieux belgicisme français *endéans*, et plus généralement que certaines agglutinations étaient renégociables, question que la cognématique n'avait pas entrevue à travers la seule synchronie. On entre ici dans le domaine de la chronoanalyse de Macchi : la forme n'est pas un objet géologique qui s'érode tout seul sous l'effet de la météorologie et du climat, mais un comportement humain interactif qui à la fois se pratique et s'observe, s'exécute et s'interprète, quitte à se permettre des écarts opportunistes et prendre des libertés créatives dès lors que la rencontre du hasard et de l'intuition produit l'étincelle heureuse.

Perspectives

On serait tenté de le dire, « on vit une époque formidable » : jamais on n'avait rencontré une masse critique aussi importante que celle qui fait bouillonner actuellement une certaine manière de faire de la linguistique dans le domaine hispanique, et cela dure et progresse en continu depuis des décennies, comme le montre et le réalise l'ouvrage de Gabrielle Le Tallec dans sa propre fenêtre de tir. Les héritages et débats guillaumiens, les réflexions sur le signifiant, l'incarnation, la chronosyntaxe, l'interlocution ; et au-delà, les

corpus qui permettent l'appropriation détaillée de l'empirie disponible ; les bases de données pour les nouvelles propositions analytiques, la formalisation pour les nouveaux processus ; le dialogue avec des paradigmes omnidisciplinaires comme l'énaction, garants d'une inscription intellectuelle dans un processus collectif ouvert. Dans le même temps, les temps sont difficiles, les moyens limités, les attentes institutionnelles peu favorables à de tels programmes. L'ouvrage qui s'ouvre représente en lui-même un jalon important dans l'affirmation de ce programme, où la singularité des faits décrits met en lumière toute la généralité des processus que l'on découvre par des formes d'observation et de raisonnement renouvelées. Souhaitons-lui de jouer pleinement le rôle qu'il mérite, de catalyseur de recherche et de réflexion.

Le 23 février 2017

Didier Bottineau

CNRS, LDI (Lexiques, Dictionnaires, Informatique), Université Paris Nord